

...Tens de N!ens



La société nous conditionne, nous apprend
que tout est important et que rien ne doit nous atteindre.

Je crois au contraire que tout nous touche
mais que rien n'a d'importance hormis la vie elle-même.

Il est encore temps de réapprendre à vivre à l'endroit !



Il fait encore nuit, toute la maison dort. Tu t'installes dans un calme monastique pour un petit déjeuner copieux. Se lever tôt a de bon, ces moments particuliers de quiétude, encore un peu endormie, à moitié réveillée. Tu bois ton café chaud, et tu fais durer au maximum cette sensation de bonheur. Tu troques la douceur de la couette contre la chaleur de ton café. Les tartines croustillent, le beurre fond juste ce qu'il faut. Il devient jaune plus vif comme le soleil qui se lèvera dans quelques heures. Ton corps a besoin d'une dernière attention avant de se mettre en mouvement. C'est l'eau chaude de la douche qui te l'apporte. Elle coule le long de ta nuque, juste à la jonction de l'implantation de tes cheveux et de ton cou. Elle arrose tes épaules puis ruisselle le long de ta colonne. Tu plonges la tête sous l'eau, frotte tes joues, tes pommettes, tes yeux et ton front. Ça y est tu es prête, puissante, le torse droit et le corps tonique. La journée peut commencer. Tu enfiles ton jogging, un tee shirt chaud, ton sweet, ton bonnet et tes baskets. Tu laisses au placard ton style pour te fondre en mode androgyne débraillée version informe. Tu refermes la porte derrière toi, tu te renfermes. Tu te

protèges. A l'intérieur tu tentes de rester toi, à l'extérieur tu es, on ne sait pas encore trop quoi. La maison dort de ce sommeil du bienheureux. Ça te remplit de bonheur, celui que tu vas tenter de garder au chaud toute la journée. Tu les retrouveras, ce soir, tu te retrouveras ce soir, toi. En attendant,

Tu deviens...
Ni masculin, ni féminin
A peine plus que rien
Toi l'humain

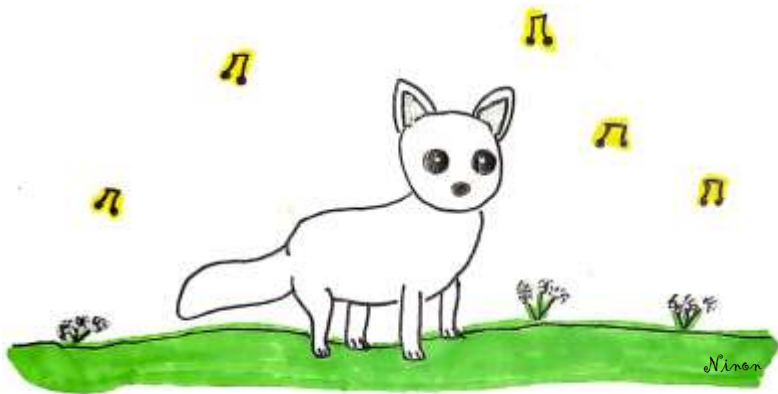


La nuit est toujours omniprésente et pourtant c'est l'un des derniers moments qui t'appartient vraiment. Moteur

allumé, chauffage enclenché, la musique pour t'emmener, tu roules sur le chemin de ton destin. Les notes de musique te transportent, tu augmentes un peu plus le son pour plonger plus profondément dans tes songes, partir à l'aventure, la liberté de vivre enfin. *Odyssey, Talos*...ton esprit s'évade déjà loin... La toundra, le froid, les grandes étendues, la vie y est jeune, rude, plus que précieuse. Chaque herbe, chaque lichen est un mystère d'existence. Tu te vois y déposer tes pas en douceur pour ne pas abîmer ce trésor, pour ne pas effrayer et surprendre ce renard polaire qui furète en quête de baies, de quelques insectes et si la chance lui sourit c'est un campagnol qu'il pourra peut-être attraper. Tu t'assoies, tu respires, tu contemples, tu souris. Une zone plus marécageuse permet à la linaigrette de s'exhiber. On dirait comme de petites touffes de coton qui se seraient fixées là sur chacun de ces brins d'herbes. Tout te semble d'une extrême finesse. Ici, il n'y a pas d'arbres, que de la végétation basse sans racine profonde. Le sol ne dégèle parfois même jamais en profondeur. Ces plantes on pourrait les croire fragiles mais elles revivent chaque

année libres de leurs accroches subtiles. Tu entends à peine le clignotant que tu viens de mettre machinalement. Le moteur s'arrête, le chauffage se coupe et les dernières notes de musique sonnent le glas de tes rêveries matinales. C'est terminé, vraisemblablement

*Tu deviens...
Depuis ce matin
ce permafrost sibérien
un pays mystérieux et lointain*



La nuit s'éternise, tu tapes le digicode qui te permet d'entrer dans l'antre. Les murs sont tôleés, les poutres

métalliques, le sol lissé, tout est uniformisé, ton gris sur fond toile d'araignée. Dans ton repaire, tu croises des gens de ton espèce. Tu lis dans leurs yeux cette même envie, celle de partager un peu de sa propre vie, de lui de donner la forme du récit, palpitant, drôle, parfois dramatique, aussi singulier que chacun. A ce moment, dans cet entre-deux où tu ne deviens pas tout à fait... ou tu es encore presque toi, tu peux créer un peu de liens, un peu de vie. Tu as quelques minutes autour de l'âpreté du café chaud de la machine pour juste échanger et s'humaniser. « Comment ça va, très bien et toi. Il fait froid ce matin... Oui, c'est vrai mais moins qu'hier ». Tu bois ton élixir jusqu'à la dernière goutte comme le demandent les us et coutumes de ce lieu. Tu sens déjà les effets du breuvage. Ton regard se vide, ton cerveau se fixe, tes gestes deviennent un peu mécaniques. Tu lèves tes yeux sur l'horloge maudite, celle qui est accrochée tout là-haut. Celle sur laquelle ton regard ne passe jamais sans une volonté claire de ta part. Ici, les heures ne doivent pas être comptées. Tic, Tac, les minutes claquent, tu n'as pas le temps de t'ouvrir aux gens de ton espèce que la sonnerie

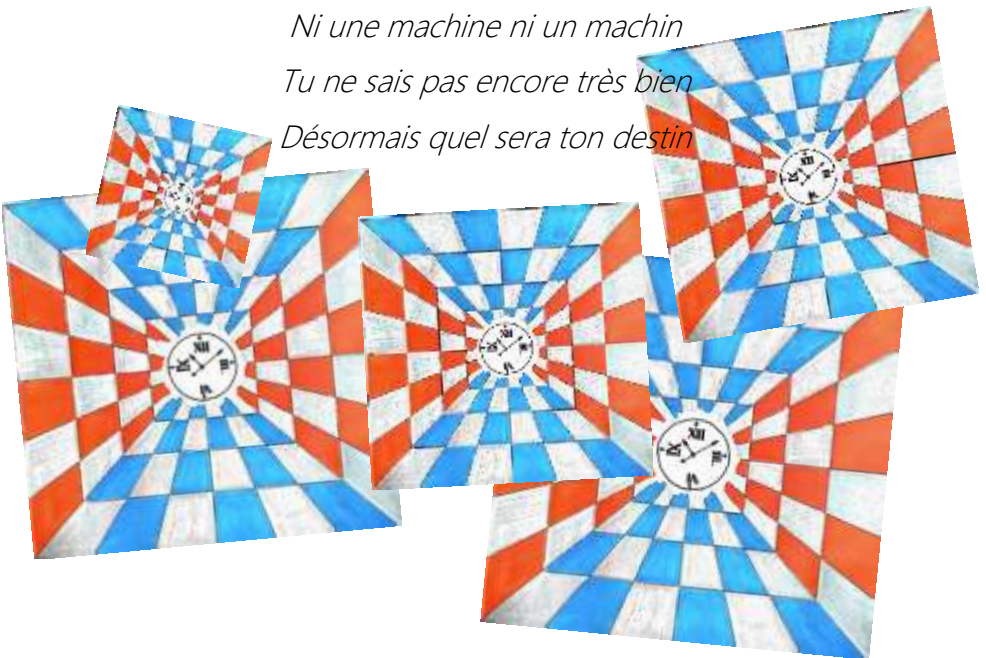
frappe. Il est l'heure de se disperser, d'accéder à cette vaste aire. Des structures régulières s'élèvent, parfaitement alignées, métalliques, droites, froides. Le bleu pour les lignes verticales et l'orange pour les lignes horizontales. Ton champ de vision se sature de lettres et de chiffres pour quadriller, nommer, spécifier, identifier. Voici ton algorithme simpliste, ta matrice codée dans laquelle tu vas évoluer. Un néo-monde dystopique en trois dimensions où chacun de tes pas et de tes gestes servira une raison qui t'es encore étrangère voire carrément obscure. Ici,

Tu deviens...

Ni une machine ni un machin

Tu ne sais pas encore très bien

Désormais quel sera ton destin



La nuit glisse doucement, l'aube bleutée commence tout juste à poindre alors que toi, cela fait déjà un long moment que tu te meus, arme au poing et faisceau rouge à la main. En attendant les rayons du soleil, tu te contentes de ton rayon Delta. Si tu étais dans un vaisseau tu pourrais voyager dans le cosmos entier, la police galactique à tes trousses. Les pirates de l'espace n'auraient qu'à bien se tenir, car tu serais là, toi le corsaire de l'univers. Mais tu n'as pas de navette, tu sembles juste déambuler sans but alors qu'en réalité ton chemin est bien programmé. Tu sillones les allées, tirant derrière toi, ton fardeau, ta quête, ta mission, ton boulet, un peu tout à la fois. Efficacité, rapidité, qualité, certains ont réfléchi à ta place pour que tu t'emploies à effectuer chaque tâche qui t'es demandée avec cet esprit parfaitement conditionné. Tu comptes parfois simplement deux ou trois, parfois cent voire quatre cents. Tu notes pour être sûre de ne pas te tromper. Même sans but, tu sais que tu ne te pardonneras jamais de bâcler. Tu fais et refais quelle que soit la demande, du mieux que tu peux. Alors tu les prends un par un, le plus souvent deux par deux et parfois

quatre par quatre, jamais plus. Tu les installes, tu les couches, tu les emboîtes parfaitement. Chacun à sa place, tu t'évertues à les préserver au maximum. A chaque couche, tu les recouvres avec application. Tu imagines leur dire au revoir, un dernier adieu. En réalité, ils sont neufs, ils n'ont pas encore eu de vie. Ils te semblent comme morts alors qu'ils sont juste endormis. Tu les enveloppes d'un linceul alvéolé, marron, un peu trop rêche et uniforme à ton goût. Tu aurais voulu de la douceur et de la couleur, de l'excentricité, un peu d'excitabilité pour te faire vibrer. Peu importe ton choix, il faut te résigner, ton avis, on ne te le demande pas. Le principal est fait, ils seront protégés jusqu'à leur réveil peut-être à l'autre bout de la France, peut-être à l'autre bout du monde. En attendant tu sommeilles, concentrée sur ta tâche. Regarde toi,

Tu deviens...

Ici, un robot dénué d'instinct

En ton sein, tu restes ce païen

A la recherche de l'enchanteur Merlin

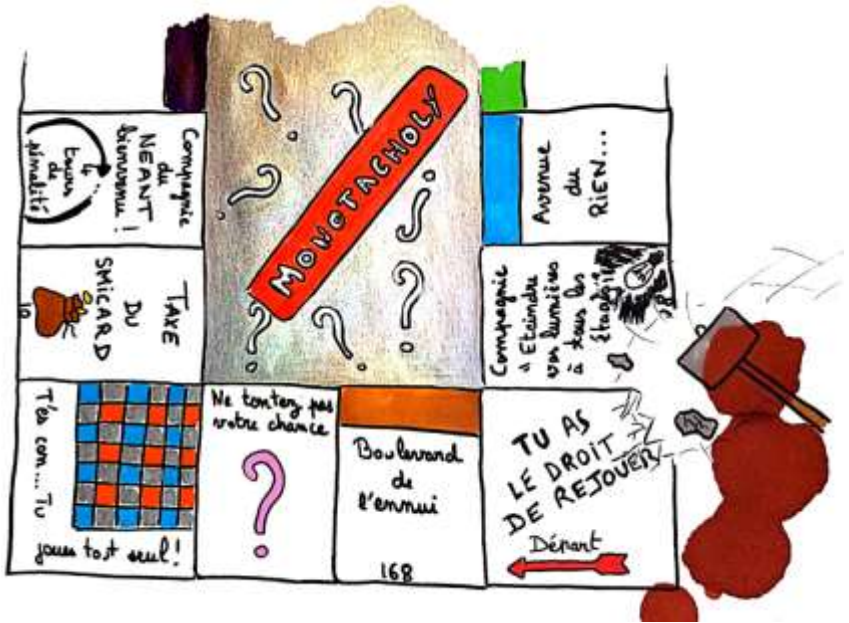
Le jour se lève avec une extrême lenteur. Le soleil se fait désirer, il reste encore caché, là-bas au loin. La terre semble en cette contrée, tourner au ralenti. Tu t'étais jurée de ne pas regarder cette horloge interdite avant que les rayons ne viennent illuminer les montagnes de l'ouest. Tu perds le contrôle, l'envie est trop forte, l'ennui trop palpable. Tes yeux se posent. Cela fait tout juste une heure que tu t'exécutes avec courage, abnégation et obstination. Tu es déjà passée trois fois par la case départ mais tu n'as désespérément encore rien gagné, juste le droit de rejouer. Tu y passeras entre vingt et trente fois aujourd'hui, il faut t'y résoudre. La tension monte, la nervosité te gagne. Tu t'agaces, toi seule dans cet espace. Les gens de ton espèce se déplacent un peu plus loin dans un balai au scénario strict, point d'intrigue, nulle improvisation n'étant permise. Tu ne peux même pas trouver l'élú qui sera le déversoir de tes émotions négatives. Ils sont tous trop éloignés. Tu es, toi, seule, le contenu et le contenant de tes humeurs indécises. Tu reprends ta feuille. Tu reviens en arrière, tu as oublié ton faisceau rouge sur le coin d'une étagère. Tu baragouines,

tu grognes, telle la bête dans sa caverne qu'on aurait dérangée un matin d'hiver. Tu repars, puis, tu reviens en arrière tu as oublié ta feuille que tu as laissée tomber par terre. Tu pars enfin avec tout en main. Tu passes tes nerfs en comptant et en comptant encore et bien sûr en recomptant aussi car ton manque de concentration te fait perdre ta raison, simplement mathématique, niveau CE1 tout au plus. Combien de temps cela va te prendre cette fois-ci ? Non, il ne faudra surtout pas regarder la pendule maudite. Non il ne faudra pas la déchiffrer avant que le soleil n'éclaire les montagnes de l'ouest. Tu marches la tête basse en signe de soumission mais aussi pour clouer ton regard au sol, là où tu ne trouveras assurément aucun juge. C'est ridicule parce que l'heure est dans ton dos et que tu ne pourras l'apercevoir que quand tu passeras à nouveau par la case départ. A ce moment, il faut te rendre à l'évidence,

Tu deviens...

Un peu marteau sur les coins

C'est désormais ton quotidien

Tourner en rond, sans fin

Il fait enfin pleinement jour, tu souris. Tu déambules, ton cœur s'allège. Tu as appris à prendre la vie du bon côté. C'est d'une simplicité déconcertante. Il te suffit d'allonger ta respiration, de te concentrer sur ce souffle et de sourire presque benoîtement. Heureux sont les simples d'esprit dit-on. Heureux sont les esprits simples devrait-on dire. Tu envies ceux qui sont juste dans la mesure des choses. Peu

importe les mots et leur ordre, ça fonctionne à merveille. Tu ne te déplaces plus, tu sautilles presque, voguant d'emplacement en emplacement, de code en code. Ces codes, tu t'amuses à les retenir pour évoluer rapidement dans ton damier bleu, orange sur fond gris. Tu les regardes une fois et tu t'obliges à les mémoriser jusqu'à ton but. Le premier est facile mais plus tu les enchaînes plus tu t'embrouilles. Plus tu essayes t'anticiper à l'avance la position plus tu te trompes. Pour être bon, il te faut être la plus détendue possible, ne pas anticiper et te laisser guider par la légèreté de tes pas. Quand tu te rapproches de ton objectif, seuls les derniers caractères comptent, c'est à ce moment que tu peux solliciter un peu de ta raison : G pour gauche, 2 pour 2^{ème}. C'est suffisant, il ne faut pas plus. Touché, coulé, tu y es, bravo. Ici c'est donc comme la bataille navale, dommage que ce soit en solitaire et loin de la mer. Tant pis, tu fais avec et tu repars toujours avec ce rictus à la con, collé sur ton visage. Ah qu'est-ce que tu sens bien ! Tu fais les cent pas, tu as jeté les rames, seule sur la proue de ton navire fictif, tu te guides, toi seule. Tu t'imagines libre. Tu t'arrêtes un coup

à tribord, la fois suivante à bâbord. Tu as réussi, tu deviens rapide, efficace, absorbée entièrement à ta tâche. C'est ce qu'on te demande. L'heure, ne compte plus, ce que tu fais ne compte plus, ce que font les autres ici ne compte plus, comment font ces autres ne compte plus, le sens de tout ça ne compte plus, cette société qui part à la dérive ne compte plus et même compter ne compte plus. Tu te transformes, ça y est,

Tu deviens...

Ce compteur un peu crétin

Avec ton sourire de stoïcien

Tu as rentré tes griffes, enfin !

Enfin...280, le compte est bon. Tu te relèves complètement puis étires ton dos. Tu repars d'un pas vif pour ta prochaine mission. Tu marches, ton regard fixé sur ce sol toujours aussi gris. Tu te mets à compter tes pas. C'est gris, tout te semble gris, un gris qui fonce et qui t'envahit. Tu ralentis, accablée par une lourdeur tout droit sortie de tout ce gris ou peut-être bien d'ailleurs. Aurais-tu oublié

simplement de respirer ? Pliées en deux, tu as transvasé, déplacé, transféré des heures durant. A quoi bon ? Tu te sens le maillon inutile d'une chaîne que tu réfutes, rejettes et détestes. Ton sourire, tu l'as laissé s'échapper. Bon sang, qu'est-ce que tu fais là, dans cet océan de néant. Tu t'énerves, te crispes. Tu voudrais fuir mais tu te sens enchaînée ici, impuissante, incapable de te libérer, de t'assumer. Tu es figée sur place, par ta propre pesanteur. Ta raison t'intime l'ordre de ne pas bouger pendant que ton cœur bouillonne prêt pour une course effrénée jusqu'à rejoindre le soleil des montagnes de l'ouest. Si seulement les autres voyaient ta lutte intérieure, ils comprendraient. Ils comprendraient quoi... que tu luttas pour toutes ces choses qui nous dépassent, qu'on voudrait voir changer, qu'on aimerait justes pour tout à chacun, mais personne ne détient ni vérité, ni solution unique. Ils comprendraient que tu ne sais pas mieux, pas plus qu'eux mais que tu voudrais donner un peu plus et surtout beaucoup mieux. Ils comprendraient que tu n'oses pas te lancer, t'exprimer de peur de te tromper. Ils comprendraient que tu te caches en te persuadant qu'il te

manque quelques outils pour y arriver. Ils comprendraient surtout qu'à cet instant tu n'as que tes yeux pour pleurer ou ton sourire pour les faire rire. A toi de choisir. Tu cogites et tu en conclus que

Tu deviens...

La serpe du marin

Celle qui ne sert à rien

Dans un système qui te semble vain



Tu as bien réfléchi, pas de concession possible, tu choisis de rire. Rien de plus simple, il te suffit de chanter pour garder le sourire. Ton voisin braille, tu chantes. Ton responsable hurle tu chantes. Ton collègue a le blues tu chantes encore, toi en mode jazzy. Tu chantes, fredonnes, vocalises, tu entonnes même parfois pour communier avec les gens de ton espèce. C'est un bon moyen pour ralentir le tempo de tes pensées, le meilleur moyen pour faire accélérer la trotteuse de cette horloge souveraine. Celle qui dicte, qui impose, qui quantifie et qui juge. Les trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire réunis en un

seul objet, soi-disant objectif et impartial. Un objet au rythme trop régulier, trop strict ! Et toi pendant ce temps, tu chantes pour ne plus entendre son tic et son tac lassant. Et plus tu chantes plus tu dances, une danse contagieuse au bal des masqués. Certains le porte sur le bout du nez, d'autres aux bords des lèvres. Qu'importe, ici tu ne croises âmes qui vivent qu'à peine une demi-minute toutes les demi-heures tout au plus. Pas le temps de tergiverser, tu tentes comme tu peux de contrecarrer la morosité de ce que tu fais. En quelques fractions de secondes, en un coup d'éclat, tu chantes pour partager un peu de toi, de ce que tu es, de ce que chacun est, de notre humanité, croyant échapper à ce que tu deviens. Ta réalité, tu marches, tu chantes, tu comptes, tu ranges puis... Tu marches, tu chantes, tu comptes, tu ranges et encore... tu marches, tu chantes, tu comptes... tu rages. Tu titubes, tu déchantes, tu ne décomptes plus que les heures, tu râles. Tu le savais pourtant, il ne fallait pas la regarder, cette pendule avec cet affront affiché. Tu en payes le prix. Tu oublies de respirer encore une fois. Ton sourire tu l'as laissé s'envoler. A quoi bon ? De toute

façon, tu ne changeras rien, et puis, tu sens bien que petit à petit, malgré tes efforts à vouloir rester toi,

Tu deviens...

*Cette chanteuse platonique qui ne convainc
Une idéaliste qui cherche comment créer, Le lien
Tu vas te prendre un râteau, c'est certain !*

Un mois et enfin tu lâches prise, un peu, pas tant. Les heures défilent même si parfois elles te pèsent, t'observent et te jugent. Cela faisait déjà un moment que tu luttais pour ne pas devenir ce que tu deviens. Tu es rodée maintenant, tu commences à te calmer et même parfois à te museler. Méthodiquement, tu rythmes ta journée comme un métronome. Les toilettes, ce lieu central contigu à ta case départ, deviennent un lieu refuge qui te coupe de ta matrice, de ses codes et de tout ce gris. Les pauses pipi, deux précieuses minutes toutes les heures pour que tu puisses rester un peu toi quand même. Au milieu de ce havre blanc, tu relèves les yeux, au plafond,

sur fond de toiles, tu retrouves ici un peu de tes araignées. Te voilà sauvée, apaisée. Tu repars, tu souris. Tu reprends ta routine. Tu râles, tu chantes, tu rages, tu dances, tu ranges, tu penses, tu comptes, tu débloques, tu respires et encore une fois tu t'évades. Trois petits pas, la neige blanche tombe dehors, tu es projetée soudainement loin dans ces montagnes au Nord. Une épaisse couche de neige recouvre le sol et fait plier les branches des arbres. C'est le silence, juste parfait celui qui permet à l'essentiel de devenir perceptible. A chacun de tes pas tu entends le crissement de la neige qui se tasse puis le léger sifflement de tes skis qui la masse. Tes gestes sont les plus épurés possibles. Tu t'arrêtes, tu inspires puis tu bascules. Devant toi s'ouvre ta liberté, celle de planter ta courbe là où bon te semble, de jouer avec le relief, de frôler les sapins, d'accélérer, de ralentir. Tu enchaînes les virages, c'est doux, sensuel et voluptueux. Tu souffles pour tenir le rythme, pour que tes jambes déjà cotonneuses maintiennent la fluidité de tes gestes. La variété, le jeu, la puissance, un peu de souffrance, une petite touche de maîtrise, ton cœur qui s'accélère, posent ce sourire de vie

sur ton visage, celui qui vient plisser tes yeux et faire vibrer ton cœur. Les gens de ton espèce te regardent d'un drôle d'air avec tes yeux dans le vague et ton sourire niais tout droit sorti d'ailleurs. Tu n'as pas prêté suffisamment attention, tu te casses la binette ou bien est-ce elle qui te tombe soudainement dessus. Tu ne comprends pas bien. Une puis deux, et enfin trois dans un fracas qui te réveille. 168, tu comptes encore et tu te rends compte que cela fait,

Un mois, tu deviens... Préparatrice de commande pour outils de jardin ! Au regard de la société, tu deviens mieux que rien. Mais à tes yeux, ce rien vaut bien plus que ce maigre mieux en déclin.

Le soleil décroît tranquillement, tu as fini ta journée de bonne heure. Finir tôt à de bons, ces moments anodins où justement tu réalises que tu as du temps avant que ta journée ne s'achève. Tu vas pouvoir boucler tes quelques obligations, avec ton sourire à la noix collé plus encore sur

ton visage, le même que tu as arboré en yoyo toute la journée. Tu t'es battue avec toi-même pour l'ajuster, pour le garder, pour l'affiner, le chouchouter autant que faire se peut, alors c'est le moment de l'exposer et d'en profiter. Te voilà dans ton magasin préféré, celui où enfin tu as l'impression de faire quelque chose qui a du sens pour toi. Tu choisis des aliments sains, frais, cultivés à proximité que tu pourras cuisiner pour en déguster toutes les subtilités. Tu les prends en ayant cette conviction d'honorer la vie, la tienne et celle des autres, le travail de tout à chacun, du ver à l'homme et de l'humain au vert. C'est important pour toi, tu as ce besoin irréprensible de la respecter pour te sentir vivre, enfin ici et avec. Tu as passé ta journée à être ailleurs, un peu à part. Mais là, face à tes carottes, en pleine admiration, tu troques ton regard vide pour un regard plein de gratitude. La vie est là juste à croquer. C'est comme une sortie de terre, une résurrection, une remise en route sur ton chemin après des heures à te perdre à l'envers, à tourner en rond et à te vider de ce que tu es. Tu en prends méticuleusement, deux, quatre, six, huit, dix, douze. Ça sera assez. Tu passes aux patates,

deux quatre six huit dix douze quatorze puis aux oignons, deux quatre six. Mon dieu, tu comptes ! Tu te rends compte que tu comptes. Tout ce qui passe par tes mains est compté. Diantre ! Tu as beau observer l'absurdité de la chose, tu deviens mécanique, tu comptes et comptes encore. Tu continues ton tic et ton toc. Tu te diriges vers les brocolis d'un pas décidé. Tu imagines déjà son goût délicatement sucré. Tu en prends un. Comment fais-tu, ta tactique, tu comptes irrémédiablement. Un ! Et Tac dans le sac. Pourtant il n'y en a qu'un, mais, un c'est un, un de plus que zéro et un de moins que deux. Un se doit aussi d'être compté dans ton cerveau désormais lobotomisé.

Et... oui....



Un mois et maintenant tu es... complètement cinglée mais ça tu le savais. Qu'est-ce que tu espérais ? Echapper à la société, fuir tes pensées, laisse-moi rigoler !



Ton cerveau est déglingué certes mais loin d'être saturé de planifications, organisations, réflexions, projections, améliorations, recherche de solutions. C'est ta maigre satisfaction. Ton petit moulin qui tourne sans arrêt dans ta tête, à moudre le moindre petit grain, ralentit c'est certain, mais pas encore suffisamment pour être dans un calme olympien. Tu t'étais imaginée qu'il s'arrêterait, que tu serais légère et guillerette, créative et disponible. La réalité n'est pas aussi nette que tu l'avais rêvée. Ici tu intègres une part de la société, celle que tu n'es pas censée côtoyer, toi la privilégiée azimuthée. Tu expérimentes comment certains arrivent à nous réduire et parfois même nous séduire pour enfin nous convaincre autant qu'ils en sont persuadés eux-mêmes, que nous sommes à peine que mieux que leur rien. « De quoi tu te plains, c'est déjà bien assez pour toi le clampin. Je te donne quand même de quoi acheter ton pain. Attention, sans moi... tu pourrais crever de faim ». Tu t'enfermes dans ta peur de leur néant, alors que tu pourrais trouver dans cet océan un peu de liberté, celle de juste pétrir de tes mains, ton repas de demain. Un beau travail de sape, décidé, consenti,

imposé, construit, accepté, admis, dicté, tu ne sais plus vraiment quoi en penser. On t'avait répété, tu avais cru que « il faut du boulot pour tout le monde » pleinement entendu et convenu, que certains ne sont pas en capacité de réfléchir. Peut-être, qu'on ne veut simplement pas les laisser réfléchir. Peut-être qu'on s'est trompé de cible, réfléchir plutôt que vivre, faire plutôt qu'agir, exécuter plutôt que s'émanciper. Ici, tu te réduis à te soumettre oubliant ce que tu es, un être social, née pour partager. Tu doutes de tes valeurs, tu doutes des leurs, tu tentes de les assembler, tu réfléchis encore. Tu construis puis déconstruis pour trouver des logiques qui te satisfassent, sans résultat probant. Tu pensais te dégager de toutes préoccupations à t'exécuter bêtement mais tu tricotes à comprendre la société. Avec tes propres références, tu accumules les contresens. Tu fais le bilan,

Deux mois et tu n'as toujours pas l'air... de comprendre ce régime militaire. Tu rêvais de faire ton travail sans position ni commentaire. Peine perdue, on te l'a dit, tu es lunaire, tu dois te contenter de ce mystère.

Il fait encore jour et pourtant la lune, la vraie, tu la vois là-bas, reflétant de la lumière, au loin vers les montagnes de l'est... mais toi, t'es toujours là, à l'ouest, juste à la contempler et à te lamenter. Il y a plein de lumières ici aussi à capter, à honorer puis à réverbérer mais ton sourire de débile n'y suffit pas. Il faudrait un vent de liberté pour attiser, une étincelle pour amorcer un feu dormant que tu imagines déjà beau et puissant. Ici, tu manques d'air, tu as peur de t'éteindre à te réduire à être follement mécanique. Du tac au tac, tu reprends tes tics, comme si cela était normal, de compter sans fin, d'empiler pour rien, de tourner en rond en vain. Tu continues dans cette absurdité avec tes angoisses de finir définitivement apathique ou à l'opposé complètement hystérique. Pour tenir ici, il te faudrait une force magique, un tantinet schizophrénique, peut-être un commutateur psychologique qui te permettrait de passer d'un mode purement automatique à un mode pleinement émotif et sensitif. Damnée dans ton damier tu pourrais errer, le cerveau débranché. Puis béni en ton sein, tu pourrais t'illuminer à tout moment choisi de ta journée. En

attendant un déclic, tu poursuis ton travail et tu entends toujours ce tac après le tic, qui claque comme une baffe. Celle qui est censée te réveiller. Bon sang ? Qu'est-ce que tu fais là, à rester internée. De toute façon, quand tu perds toute raison, la tienne comprise, tu enclenches toujours le programme d'urgence nommé gamma celui qui mêle l'énergie, l'empathie et la sympathie. Tu refuses de t'éteindre ici-bas, alors tu deviens l'électron libre qui surinvestit, la bonne amie qui écoute et agit à tout va, avec entrain. Attention, tu te fatigues avec tes sentiments désordonnés et ton incapacité à accepter la réalité telle qu'elle est. Tu tentes de garder l'équilibre mais ton agitation n'est qu'illusion. A la seconde où tu sens tes émotions monter tu sais très bien que tu pourras essayer de t'exciter pour contrecarrer, nier, esquiver, résister, embellir, sourire, surpasser ou dépasser la réalité (on peut toujours rêver)... c'est la douleur qui te pend au nez. Tu n'as pas encore exprimé ce qui doit arriver mais tu as déjà compris que tu ne pourras rester sous peine de continuer à te torturer. C'est difficile de se l'avouer...

*Deux longs mois pour envisager de te barrer.
Tu ne peux plus te supporter dans cette société aliénée
coupée de ce que chacun est. La vérité c'est que tu
n'assumeras pas tes responsabilités.*



Le jour décline, tu ouvres ta porte, la maison est calme, sans mouvement. Tu ressens un besoin irrésistible de te laver de ce que tu as accumulé et trituré durant ta journée sous une eau chaude et réconfortante. Tu opères le début de ta transformation pour reprendre réellement

possession de toi. Tu troques ton mode androgyne pour un tantinet de style. Tu enfiles tes affaires sensiblement élimées, juste ce qu'il faut pour te rappeler avec sincérité que ce sont bien les tiennes. Elles s'ajustent parfaitement sur ton corps, comme une nouvelle peau qui te protège et te rend un peu de toi. Tu t'assoies à ton bureau dans un silence méditatif. Prendre place au milieu du vide a de bon, ces moments où l'on respire à son rythme, où l'on pose enfin son regard, tout en douceur, pour se retrouver soi. Tu te prépares un chocolat, un mélange de poudre pure pour un goût puissant et de lait de coco pour une onctuosité apaisante. Tu tournes doucement ta cuillère, ta main gauche sur le flanc parfaitement chaud, de ta tasse. Tu pourrais le faire sans fin, la faire tourner en rond, enfin pour du bon et pour ton bien. Tu perçois le réconfort, l'inspiration et la libération dans ce mouvement. Tu goûtes, tu savoures et déjà tu ressens le pouvoir puissant de ton élixir. Il dessine ce sourire un peu espiègle sur ton visage. Ca y est tu es enfin prête. Tu t'évades. Tes doigts glissent sur ton ordinateur, de lettres en lettres, pour créer les premiers mots « Il fait encore nuit... ». Dans tes

rêveries, ta réalité prend la forme du récit, palpitant, drôle, parfois dramatique, aussi singulier que chacun. Tu te laisses bercer par le tap et clap de tes doigts qui font rebondir les touches de ton clavier. Petit à petit tu crées une musique qui te happe et élargit ton imagination pour t'affranchir un peu de ta vérité. Les mots sortent, s'enchainent, se coordonnent et te libèrent. Tu deviens au travers de ton récit, simplement une partie de toi. Tu tournes définitivement les pages de cet interlude, de tes incertitudes. C'est décidé, tu n'y retourneras pas. Des portes s'ouvrent, clic, puis des pas, des rires. La maison s'emplit de bruits et reprend vie. Ils sont tous là ce soir, tu es là, avec ton histoire. Ça te remplit de bonheur, celui que tu gardes bien au chaud, qui animera les songes de tes prochaines nuits et adoucira chacun de tes jours jusqu'à la fin de ta vie.

Pauvre de toi... non... riche de ça,
tu n'avais pas perçu que toujours,

*Tu deviens l'air de rien...
De ta vie, un peu le musicien
De tes envies, ton propre magicien
Pour éclairer ton ciel que tu rêves édénien.*



...Chapeau bas
à tous ces gens qu'on n'estime pas
mais qui à leur force de tourner en rond
Ecrivent les chansons des saisons.